ENRIQUE VILA-MATAS

CETTE BRUME INSENSÉE

roman traduit de l'espagnol par André Gabastou



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE, Christian Bourgois, 1990.
UNE MAISON POUR TOUJOURS, Christian Bourgois, 1993.
SUICIDES EXEMPLAIRES, Christian Bourgois, 1995.
IMPOSTURE, Christian Bourgois, 1996.
ENFANTS SANS ENFANTS, Christian Bourgois, 1999.
LOIN DE VERACRUZ, Christian Bourgois, 2000.
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE, Christian Bourgois, 2000.
LE VOYAGEUR LE PLUS LENT, Le Passeur, 2001.
LE VOYAGE VERTICAL, Christian Bourgois, 2002.
BARTLEBY ET COMPAGNIE, Christian Bourgois, 2002.
LA LECTURE ASSASSINE, Passage du Nord-Ouest, 2002.
LE MAL DE MONTANO, Christian Bourgois, 2003.
POUR EN FINIR AVEC LES CHIFFRES RONDS. CHRONIQUES LITTÉRAIRES, Passage du Nord-Ouest, 2004.
PARIS NE FINIT JAMAIS, Christian Bourgois, 2004.
MASTROIANNI-SUR-MER, Passage du Nord-Ouest, 2005.
DOCTEUR PASAVENTO, Christian Bourgois, 2006.
EXPLORATEURS DE L'ABÎME, Christian Bourgois, 2008.
JOURNAL VOLUBILE, Christian Bourgois, 2009.
DUBLINESCA, Christian Bourgois, 2010.
PERDRE DES THÉORIES, Christian Bourgois, 2010.
CHET BAKER PENSE À SON ART. FICTION CRITIQUE, Mercure de France, 2011.
AIR DE DYLAN, Christian Bourgois, 2012.
IMPRESSIONS DE KASSEL, Christian Bourgois, 2014.
MARIENBAD ÉLECTRIQUE. DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER, Christian Bourgois, 2015.
LA MODESTIE ET AUTRES RÉCITS, Christian Bourgois, 2015.
MAC ET SON CONTRETEMPS, Christian Bourgois, 2017.

Chez Actes Sud :
PARIS NE FINIT JAMAIS, Babel n° 1710.

"Lettres hispaniques"

Titre original :
Esta bruma insensata
Éditeur original :
Seix Barral, Barcelone
© Enrique Vila-Matas, 2019
c/o MB Agencia Literaria SL

Photographie de couverture : © Rodney Smith

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13948-3

ENRIQUE VILA-MATAS

Cette brume insensée

roman traduit de l'espagnol
par André Gabastou

ACTES SUD

Pour Paula de Parma.

Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir ?

Raymond Queneau

1

J'en étais arrivé à devenir un artiste citeur parce que précisément, très jeune, je n'arrivais pas en tant que lecteur à aller au-delà de la première ligne des livres que je m'apprêtais à lire. J'étais handicapé parce que les premières phrases des romans ou des essais que j'essayais d'aborder s'ouvraient pour moi à trop d'interprétations différentes, ce qui m'empêchait, compte tenu de l'exubérante abondance de sens, de continuer à lire. Ces obstacles que, par bonheur, j'ai commencé à perdre de vue vers l'âge de dix-huit ans, furent sûrement à l'origine de ma passion ultérieure à accumuler des citations – plus il y en avait, mieux c'était –, une nécessité absolue d'*absorber*, de rassembler toutes les phrases du monde, un désir irrésistible de dévorer tout ce qui se mettait à ma portée, de m'approprier tout ce dont, dans des moments de lecture propice, j'envisageais de faire mon miel.

Dans ce désir d'absorber ou de glisser dans mes archives toutes sortes de phrases isolées de leur contexte, je suivais le diktat de ceux qui disent qu'un artiste assimile tout et qu'il n'en est pas un seul qui ne soit influencé par un autre, qui ne prenne chez un autre ce qu'il peut si le besoin s'en fait sentir.

Absorber, absorber, et avant tout fuir les heures noires ou amères : telle était ma devise quand j'ai commencé à me libérer du problème des obstacles apparaissant dans les premières phrases des livres.

C'est pourquoi une après-midi datant d'il y a quelques années, le dernier vendredi d'octobre 2017, la Catalogne étant sens dessus dessous, le retour inattendu du blocage devant une simple phrase me renvoya en un premier temps à un drame du passé intervenant encore dangereusement dans mon présent parce qu'il boycottait mon travail de traducteur. En fait, il m'avait très souvent empêché d'améliorer la pratique de cette profession parce que, bloquant tout à coup ma capacité à lire, il me causait le plus grand tort au moment de me mettre à traduire.

M'enliser dans une phrase me faisait toujours connaître un moment horrible parce que j'en *vivais*. Mon champ d'action étaient les versions en espagnol de livres français et portugais. C'était mon gagne-pain auquel je n'avais jamais vraiment réussi à m'habituer, parce que je n'étais pas un traducteur au sens précis du terme, mais un "traducteur préalable", anticipant les difficultés du texte pour le "traducteur star" qui en définitive signait la traduction après que je lui avais ouvert la voie et suggéré les diverses alternatives à ces difficultés.

D'une certaine manière, ce travail de "traducteur préalable" ressemblait par ses modestes contributions à celui de *hokusai*, autre nom que je donnais à mon métier de distributeur de citations car, pour une raison qui m'échappait, cet autre travail – servir des citations à celui que j'appelais parfois "l'auteur distant" – me faisait penser aux activités de quelque subalterne japonais. Toujours est-il

que mon travail de traducteur préalable – dans le cadre des misérables chiffres ridicules dont il était toujours question – était mieux payé que celui de *hokusai*, un métier si singulier qu'il n'y avait même pas d'association, c'est-à-dire de syndicat.

Je retourne au point de départ de ce que je veux raconter, à l'angoisse que je ressentis, frôlant la tragédie, cette après-midi d'octobre d'il y a quelques années quand il me sembla que pouvaient être revenus, voire s'être aggravés, mes faux pas en tant que lecteur. Mais quand je crus comprendre que le problème était peut-être passager et que de la phrase que j'étais en train de copier et dans laquelle je stagnais pouvait finir par surgir un grand moment épiphanique – une grande révélation peut-être cachée dans la phrase même que je devais compléter –, je retrouvai une certaine joie. Et même des forces pour m'apprêter à marcher jusqu'au village voisin, Cadaqués, pour y chercher, me disais-je, la phrase perdue et, au passage, essayer de tomber sur la ravissante Siboney même si c'était compliqué car, selon les rumeurs, elle avait disparu du jour au lendemain sans dire au revoir à personne.

Tout en me préparant, je me souvins du moment suprême, d'un instant heureux de mon passé, où l'envoûtement irrésistible provoqué par les citations avait commencé à me sembler un plaisir de tout premier ordre. Cet instant suprême coïncidait dans le temps avec le moment où l'auteur distant – qui, à peine arrivé à New York, venait de changer de nom pour s'appeler désormais Rainer Bros – m'avait passé sa première commande sans que nous puissions imaginer ni lui ni moi – surtout moi – que nous finirions par travailler ensemble pendant

vingt ans et que je toucherais de sa main deux fois par an une somme d'argent frisant le ridicule mais indispensable à mes besoins.

Il lui fallait de toute urgence, avait dit l'auteur distant, la première fois, inoubliable, qu'il avait fait appel à mes services, quelques citations littéraires. Il m'avait écrit une lettre contenant un court message par le biais d'une adresse postale appartenant à sa mystérieuse maison d'édition new-yorkaise. Un message aussi bref que le seraient tout au cours de ces deux décennies, tant les premiers qui arrivèrent sous forme de lettres rédigées par cette maison d'édition que ceux qui suivirent sous forme de courriels secs et succincts.

Il avait besoin, disait-il, de quelques phrases sur l'importance pour les artistes d'avoir ou non des opinions politiques et il avait toute confiance en moi pour que, "compte tenu de mon caractère affable, je sache en trouver à foison". Loin de me déplaire, cette proposition m'emplit d'énergie parce qu'il me semblait parfait de travailler pour un autre écrivain au lieu de persister à être moi-même un narrateur le long d'un chemin qui m'apparaissait de plus en plus semé d'embûches, surtout depuis l'absence totale de succès du roman que j'avais présenté à toutes les maisons d'édition du pays.

Grâce à la commande de l'auteur distant, je vécus réellement un moment suprême ce jour-là, et je peux encore me remémorer certaines phrases que je lui avais envoyées après m'être plongé dans mes déjà volumineuses archives de citations. L'une d'elles était d'Anthony Burgess : "La mission du romancier n'est pas de prêcher, mais de montrer ce qu'il détecte et de poser des questions." Burgess me l'avait soufflée

lui-même en des temps heureux, quand j'étais journaliste à Barcelone et croyais encore que je deviendrais un écrivain au large public. À la fin de notre conversation à l'hôtel Avenida Palace, il jugea bon de m'annoncer qu'il lui restait douze minutes avant l'arrivée du journaliste suivant et me demanda si je voulais partager avec lui un "thé ceylanais".

La question était lourde de sens parce que, quelques minutes plus tôt, je l'avais interrogé sur les années qu'il avait passées dans l'île de Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka. Sans y réfléchir à deux fois, j'acceptai avec enthousiasme sa proposition. Ce sera pour moi un honneur, lui dis-je, de partager un thé avec l'auteur de *L'Orange mécanique*. Mais un problème se posa quand, cherchant à me montrer spirituel, inventant dans la foulée après la dernière gorgée de thé, je lui dis de but en blanc, que j'étais en train de travailler sur une version de *L'Homme sans qualités* de cent pages au lieu des deux mille.

Il me regarda d'un air si surpris, si stupéfait que je n'ai jamais pu oublier la tête qu'il faisait. Je me disais même qu'il allait m'asséner une bonne raclée. Et je me souviens encore de la sueur froide provoquée par ce regard assassin de l'auteur de *L'Orange mécanique*. Mais il est vrai aussi que ce qui s'est passé à cette occasion m'a servi de leçon parce que je lui avais parlé de ma version de cent pages de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil avec une telle conviction que je pensais que non seulement il me croirait mais qu'en plus, il serait impressionné et verrait que je n'étais pas le premier farfelu venu. Toutefois c'est le contraire qui se passa. D'un geste cruel, il me montra la sortie, une porte à tambour dans laquelle, nerveux comme je l'étais, je restai

coincé pendant quelques interminables secondes, craignant que Burgess en personne ne survienne et d'un bon coup de pied au cul ne m'aide en brisant boiseries et verre à sortir le plus vite possible.

Mais c'est avant de me retrouver coincé dans cette porte que j'avais entendu une phrase qui serait le moment le plus inoubliable de la journée : des mots de Burgess que j'ai gardés en mémoire toute ma vie et la preuve en est qu'encore aujourd'hui, dans le clair-obscur de cette matinée divine où il me plaît de me sentir roi de l'espace infini, je me souviens de ce qu'il avait dit, que je perçois toujours comme clairement prophétique. Burgess était peut-être un visionnaire, car il m'avait dit, avec précision, les mots que je noterais par écrit un jour. En fait, ce sont ceux que je suis en train d'écrire :

— Les morts se trompent toujours quand ils retournent à des histoires de leur passé.

Je crois qu'il n'aurait pas pu mieux prévoir.

Toutefois je dois préciser, sans attendre plus longtemps, que je ne suis pas mort, loin de là, peut-être éloigné des choses terrestres, installé dans le clair-obscur de cette matinée, ce qui ne m'empêche pas, puisque je fais encore partie de ce monde, de me souvenir très bien de tout.

2

Pendant vingt ans, l'auteur distant m'attribua dans les en-têtes de ses courriers le titre de conseiller, ou de subalterne, de subordonné, *der Gehülfe* (assistant en allemand), de gratte-papier, de simplet, de théoricien cryptique…

Se sentait-il en veine de plaisanterie au moment de se mettre à m'écrire ? Tout dépendait de ses états d'âme. Mais, moqueur, l'auteur distant l'était toujours à un degré plus ou moins prononcé et pas une seule fois, au long des deux décennies, il n'eut la délicatesse de m'appeler Simon : comme s'il m'était impossible d'être Simon Schneider pour lui. Seul, de temps à autre, son *der Gehülfe* en tête de certains de ses courriers permettait de penser qu'il n'avait pas oublié l'origine allemande des Schneider.

Et durant cette après-midi particulière d'octobre d'il y a quelques années, on ne peut pas dire qu'il était particulièrement en veine de plaisanterie, car il s'était contenté de m'appeler conseiller et assistant :

"Cher conseiller et très apprécié *der Gehülfe*…"

Son e-mail de fieffé salopard surgit sur mon portable juste au moment le plus délicat de ce vendredi où j'étais le plus inquiet, las de vivre dans mon esprit.

Si je pouvais fort bien comprendre sa morgue stupide ainsi que son besoin de se cacher du monde entier, il m'était plus difficile d'admettre que, dans ses courriels, il se montre si exagérément chiche et qu'il ait passé vingt ans à rester si flou dans ses demandes de collaboration, même s'il fallait penser qu'avec sa loquacité parcimonieuse, il essayait de m'indiquer qu'il n'avait que faire des citations que je lui enverrais car elles lui étaient toutes utiles.

Mais ma compréhension relative de sa parcimonie chatouilleuse ne signifiait pas que je lui pardonnais d'être si avare dans ses courriels et de s'obstiner à ne vouloir jamais se souvenir qu'il était mon frère. Car, tout compte fait, me disais-je, il était tout à fait inutile qu'il essaie d'oublier qu'il s'appelait Rainer Schneider Reus. Il aurait mieux fait, pensais-je, de garder son véritable nom qui, après tout, était agréable à l'oreille, presque impérial, et, bien sûr, très supérieur à Rainer Bros, sans parler de Grand Bros, sans article, comme l'appelaient, par la grâce de Dieu, ses adeptes les plus fanatiques.

Parfois, malgré la sobriété de ses messages, je remarquais qu'il outrepassait les bornes, même si c'était uniquement parce qu'il perdait la tête et commençait son courrier, par exemple, par un "Cher esclave" complètement hors de propos. Il est vrai que nous nous sentions tous les deux aussi déconcertés l'un que l'autre face au facteur fraternel et ne savions pas comment gérer le simple fait d'être des frères. Mais lui, il avait passé trop de temps, deux décennies, à exagérer dans son opposition à toute loquacité, guidé, fallait-il supposer, par son intérêt à être impossible à localiser dans Manhattan. Ce qui, à mes yeux, cependant, ne l'exonérait

pas de ne pas avoir pris une seule fois en vingt ans la peine de m'appeler Simon, ou cher Simon, ou encore cher frère, ou – une seule petite gentillesse aurait suffi – cher *hokusai*.

— Il est gênant que toi et moi somnolions dans des grottes consanguines, avait commencé par me dire un jour, bien des années avant de partir pour New York, un très jeune, pédant et insupportable Rainer Schneider sans prendre la peine par la suite de clore cette phrase qui, à en juger par son confus, mais sentimental et ringard début, promettait de dériver vers une émotion forte et émouvante.

Si j'étais encore aussi sentimental que jadis, je pleurerais maintenant à la seule idée de penser que cette phrase incomplète du jeune Rainer est le plus beau souvenir que j'aie fini par garder de lui.

Une autre fois, quelques années après cette phrase sur les grottes consanguines, il s'était montré plus amusant et spirituel quand il m'avait dit :

— Je me sens très souvent comme quelqu'un sur qui je ne sais rien.

— Et quel est son nom ? lui avais-je demandé.

— Si je le connaissais, je saurais quelque chose de lui.

Eh oui. Lors de cette après-midi d'octobre datant d'il y a quelques années, il y avait deux décennies que je ne l'avais pas vu, pas même en photo, car il avait organisé sa disparition de la façon la plus rigoureuse qu'on puisse imaginer et sa stratégie pour s'éclipser m'avait naturellement inclus moi aussi : on ne connaissait personne ayant eu accès à une image de lui au cours de ces derniers vingt ans. Et si tel ou tel posait des questions, il se heurtait toujours au même mur, à la même ritournelle disant

que Grand Bros ressentait une profonde aversion vis-à-vis du monde médiatique et que cette phobie l'avait à tout moment accompagné au long de sa rapide transformation en "grand auteur caché" que beaucoup de lecteurs disséminés dans le monde entier adoraient tant.

Sur Wikipédia que, même en étant son frère, j'avais dû parfois consulter pour avoir quelques nouvelles de lui, l'entrée commençait ainsi : "Né à Barcelone en 1956, auteur invisible pendant ces deux dernières décennies coïncidant avec son remarquable succès mondial, connu sous le nom de « Grand Bros » par ses adeptes. Cinq romans courts, connus comme « les cinq romans rapides », tous publiés à New York à partir de décembre 1997, signés du pseudonyme Rainer Bros, derrière lequel se cachait son vrai nom, Rainer Schneider Reus, utilisé par lui dans sa ville natale jusqu'à ce qu'il le laisse dans son sillage au cours d'une fugue non exempte de certains épisodes légendaires. Pendant sa période de romancier barcelonais, il publia des romans pleins de phrases réitératives et soudées dans lesquelles il s'arrêtait avec une minutie obsessionnelle, faisant un pas en avant et reculant aussitôt pour retourner au point de départ, abhorrant à l'excès les points à la ligne…"

Cinq romans courts en deux décennies ne constituaient pas un bagage spectaculaire, mais il lui avait été plus que suffisant pour accéder à l'apothéose de sa célébrité d'écrivain et, ce qui présentait peut-être encore plus de mérite, pour parvenir à diluer une grande partie de son passé d'écrivain médiocre.

À l'exception de quelques journalistes – n'arrêtant jamais d'importuner amis et proches, croyant

que nous détenions des informations leur permettant de le localiser à New York –, sa première étape d'écrivain, disons la très poussiéreuse étape barcelonaise, s'effaça peu à peu. Il laissa une ribambelle de personnes insultées et d'ennemis en tout genre dans sa ville natale, mais son œuvre initiale – un fatras dont, en Amérique, il s'opposa à la réédition pour qu'elle ne lui porte pas trop préjudice – disparut de la circulation. Malgré tout, il est vrai que certains nous cherchaient encore de temps en temps des poux et nous demandaient si sur nos terres nous nous souvenions de l'écrivain désastreux qu'avait été Grand Bros avant que, faisant un virage hallucinant et inattendu, il change radicalement d'esthétique et de thèmes en passant à l'anglais.

— Mon frère Rainer, disais-je parfois quand je voulais faire rire tante Victoria qui prenait plaisir à le détester, me fait penser à ces hommes qui, en changeant de nom, guérissent tout à coup de tous leurs maux.

Qu'il ait changé de langue pour écrire était la partie la moins impressionnante de sa trajectoire parce qu'il appartenait à la génération qui, en Espagne, s'était familiarisée avec l'anglais depuis son plus jeune âge et, par ailleurs, il n'avait jamais cessé de me faire remarquer qu'un jour, il se mettrait à écrire dans cette langue avec laquelle, à ses dires, il était plus facile de prospérer (il utilisait sans complexe ce verbe d'une faible portée morale, me laissant, bien sûr, perplexe). Ce qui m'impressionna le plus pendant la courte période entre son arrivée en janvier à New York et la publication en décembre de son premier livre qui remporta un triomphe, *Each Age Is a Pigeonhole* ("Chaque âge est un casier"), est qu'il

ait su si bien développer tant son courage que son talent, surtout son talent qui s'accrut d'une façon si étonnante que, pour ma part, dès le premier instant, je me lançai dans toutes sortes de spéculations.

3

D'aucuns avaient pris l'habitude de dire que Grand Bros faisait partie de la lignée singulière de ceux qui, à peine ont-ils posé les pieds en terre américaine, s'imprègnent sur-le-champ du grand nerf créatif de la Grosse Pomme. Mais moi j'étais de ceux qui ne savaient pas comment s'expliquer qu'avec une telle facilité l'auteur distant soit devenu l'écrivain agile et attrayant, doté d'un étrange talent (qu'en famille, nous n'avions su nullement déceler) devant lequel tant de monde avait déposé les armes sans lui demander de rendre des comptes au sujet d'un passé déshonorant qui semblait reposer sur un dispositif parfait, situé au sein de la mémoire de ses médiocres jours barcelonais et effaçant à grande vitesse tout souvenir de la honteuse première étape de sa biographie littéraire.

Je ne sais toujours pas comment il avait fait, mais il était devenu peu à peu l'heureux créateur de la célèbre *Bros Touch* (la griffe Bros), c'est-à-dire l'inventeur d'un style très singulier, enchanteur en raison de la facilité avec laquelle semblaient jaillir toutes les phrases. Et avec la rapide arrivée du succès, également l'un des meilleurs exemples de comment fuir à point nommé les obligations médiatiques liées à la célébrité.

Peut-être avait-il toujours tu son ambition d'effacer son image et, parallèlement, de triompher comme écrivain sans recourir à des palliatifs ? Avec Rainer Bros, comme avec un autre "grand caché" tel que Thomas Pynchon, il était impossible de répondre à ce problème faute de connaissances suffisantes. Toujours est-il qu'il n'aurait pas pu mieux s'en tirer car, en marge de la perfection avec laquelle il avait su changer de look littéraire, un grand nombre de lecteurs s'étaient rapprochés de ses livres, poussés par la morbidité et la curiosité suscitées par une invisibilité sans faille dans son monde social hermétique, inaccessible, armé jusqu'aux dents.

Même moi qui, tout compte fait, étais son frère aîné, il m'était impossible d'accéder à sa personne, fût-ce par le biais de ses éditeurs parce que tous respectaient avec une rigueur implacable, aujourd'hui comme hier, une omerta inébranlable.

Ceux qui, comme ses éditeurs américains, disaient l'avoir fréquenté, mais seulement par le biais de conversations téléphoniques – ce qui sentait le mensonge –, s'accordaient pour dire que si à Barcelone, où il avait toujours été un écrivain terne, Grand Bros s'était trop laissé voir partout, à New York il s'était efforcé de devenir l'avers de la monnaie. Apparemment, dès son arrivée, bien avant même son succès foudroyant avec son très loué *Each Age Is a Pigeonhole*, il avait commencé à éprouver une puissante phobie à l'idée d'être reconnu (sans parler d'être importuné) par des inconnus dans la rue ou des lieux publics, comme s'il était déjà une célébrité alors qu'en fait il n'en était pas encore une, même pour rire. Non, il n'en était pas encore une, mais lui, avec une certaine inconscience, s'était mis en